

La ligne 62.131 Biasca-Olivone

TILO et ses environs proches

J'ai entre les mains un petit livre édité à Bellinzona par la maison Casagrande. Son titre ? *Negli immediati dintorni. Guida letteraria tra Lombardia e Canton Ticino* (en français, cela ferait : *Dans les environs proches. Guide littéraire entre Lombardie et Canton du Tessin*). Il s'agit de vingt-quatre histoires, ou plutôt vingt-quatre souvenirs de vingt-quatre auteurs, dont le fil conducteur commun est la ligne ferroviaire du TILO : « *Il treno amico : Ticino-LOmbardia* ». En réalité il s'agit de vingt-trois histoires en prose, auxquelles s'ajoute un récit graphique, fait de morceaux de vie capturés au crayon dans le train à travers des portraits d'usagers anonymes. Un vrai plaisir.



Il m'arrive souvent de monter dans le TILO : le vrai et l'idéal. Dans mon TILO vrai, Bellinzona, Biasca, Locarno, Lugano sont mes terminus habituels. Quelque fois, j'ajoute Mendrisio ; une ou deux fois, Chiasso aussi. Jamais encore, cependant, la ligne entière Biasca-Milano. Mon TILO idéal, par contre, est celui qui devrait aller jusqu'à Goeschenen (et de là, plus haut jusqu'aux pistes de ski de Andermatt), ou peut-

être jusqu'à Amsteg, de manière à prendre et à déposer les passagers tout au long des vallées de l'ancienne ligne du Gothard. Une véritable ligne métropolitaine régionale de montagne qui ferait la jonction entre les localités périphériques des vallées et les localités centrales au nord et au sud du Gothard. D'un point de vue touristique, pendant l'hiver, elle pourrait constituer une desserte pour les stations de ski du massif du Gothard, tandis que pendant l'été, elle pourrait transporter les randonneurs qui vont parcourir les sentiers sur les pentes qui enferment le Ticino, le Brenno ou la Reuss. Cela dit, c'est le moment d'y réfléchir sérieusement, car fin 2017, quand les Chemins de Fer Fédéraux ne garantiront plus le maintien de la vieille ligne ferroviaire, est bientôt là. Et peut-être quelque chose est en train (c'est le cas de le dire) de se profiler à l'horizon.

Salut, merci !

Van de Sfroos chantait « La Corriera », une chanson en dialecte lombard qui racontait la vie à travers ce transport public reliant, avec régularité, différentes localités. Le compositeur chantait une histoire de vie quotidienne faite de convergences récurrentes : toujours les mêmes arrêts, toujours les mêmes personnes aux mêmes arrêts, toujours les mêmes rencontres le long du trajet aux mêmes horaires. La Corriera de Van de Sfroos pourrait être celle que je prends souvent quand je vais dans mon Val Blenio : la ligne 62.131 Biasca-Olivone. Elle nous dit tout, car il est parfaitement inutile de regarder sa montre : quand nous croisons la Subaru noire de Joseph, nous savons tout de suite si

nous sommes à l'heure, en avance ou en retard. Et si nous ne la voyons pas, alors le doute surgit : c'est peut-être dimanche ! Tiens ! Regarde ! Marie-France a mis les pantalons aujourd'hui : il va neiger ! Et la Rose ? Où est-elle ? Hier, elle toussait : elle n'a plus vingt ans, la pauvre.

Chaque ligne a ses histoires, ses passagers, ses chauffeurs et ses vicissitudes qui racontent les *environs proches*. Il m'arrive souvent, d'utiliser cette ligne et je m'y suis attaché. J'aime observer les passagers, les entendre parler avec cette mélodie et avec ces expressions dialectales particulières que l'on trouve de Biasca au col du Lukmanier. Je ne peux pas les définir, car je ne suis pas un linguiste : mais je peux les savourer.

Et puis, c'est tout un autre monde par rapport à celui de Genève, où je vis : ici, sur les trams et les bus personne ne parle et souvent nous sommes comme des sardines (d'accord ! les sardines ne parlant pas, c'est du pareil au même !). Si quelqu'un parle, peut-être fort, ou bien il s'agit d'un groupe de mendiants « Roms » qui rentrent du travail, ou bien il s'agit d'un citoyen « régulier » qui nous fait partager ses affaires traitées avec son téléphone portable. Ici, on entre dans le véhicule ... quand on peut : on sort du véhicule ... quand on peut ! Et le chauffeur ? Pour le moment il y est encore, mais tôt ou tard on enlèvera celui-là aussi.

Sur la ligne de mon « TILO » du Val Blenio, je disais, c'est tout un autre monde. Un jour, en allant dans ma vallée, chargé comme un mulet, en changeant de bus à Acquarossa, j'oublie mon petit sac à dos avec mon matériel de boulot. Trop tard, nous sommes déjà en route. Je le dis au conducteur, qui me répond : « ne vous préoccupez pas » ! Je



descends à Olivone et ici, sans complications particulières, il ne me reste qu'à attendre mon petit sac : il arrive avec le bus suivant ! Une autre fois (maudit sac), je l'oublie sur le banc de l'arrêt à Olivone. Je donne un coup d'œil aux horaires sur mon i-phone, je descends à Acquarossa et je prends la correspondance qui remonte à Olivone et je retrouve mon sac encore et toujours là où je l'avais posé.

Il y a toutefois quelque chose d'autre qui fait la différence entre ici et le monde que je trouve quand je prends ma « Corriera ». Ce sont deux simples mots : « ciao, grazie ! ». Autrement dit : « salut, merci ! ». Inévitablement, infatigablement, à chaque arrêt la porte s'ouvre et laisse sortir son lot habituel de passagers : qu'il s'agisse d'adultes, de personnes âgées, hommes, femmes, adolescents plus ou moins rebelles, tous lancent au conducteur un (parfois) retentissant : « ciao, grazie ». Et cela, tous les jours. Celui qui conduit un bus, ici, n'est pas un simple chauffeur, mais le capitaine d'un navire que nous remercions pour nous avoir conduits à bon port. Un commandant qui ne manque pas d'autorité, comme cela m'est arrivé de constater un matin sur le bus de sept heures et demie, celui des élèves de l'école obligatoire. Aux commandes, une jeune femme au physique mince et sportif. La horde de préadolescents monte et occupe les places avec la vivacité caractéristique de cet âge, entre un immense brouhaha et une virile conquête des sièges. Soudain l'explosion d'un

sifflement assourdissant, suivi immédiatement d'une voix féminine et impérieuse : « ou vous vous calmez, ou je vous laisse ici ! ». Depuis ce moment-là, d'Olivone à Acquarossa (où allaient les élèves) on n'entendait plus que le ronronnement du moteur. La vie des conducteurs et des conductrices n'est certainement pas facile, entre les horaires irréguliers, les saisons, les conditions météo et les passagers parfois grincheux, parfois impolis, mais ce « *salut, merci* » qui continue de résonner à chaque arrêt confirme que pour les gens d'ici, la « Corriera » est un véritable *service public*.

Ruggero Crivelli